

La légende de l'alouette- les animaux qui parlent

Colloque Hélias, Quimper 22-23 septembre 2000

Daniel Giraudon

Tout le monde, ou presque, se souvient des articles bilingues, breton-français, publiés par Jakez Hélias, dans "*Ouest-France*" et "*La Bretagne à Paris*". Environ 70 d'entre eux, furent rassemblés et publiés en 1966 par la revue *Brud nevez* sous le titre "divizou eun amzer gollet", devis d'un temps perdu. Les sujets traités sont d'une grande variété, contes populaires et légendes, littérature, histoire, géographie, sociologie, tourisme, mode, météorologie.. "Dans cet ensemble, c'est la légende de l'alouette, *Mojenn an alhweder*, qui a retenu notre attention.

C'est un récit populaire, bien connu dans toute la Bretagne, la haute et la basse, mais aussi un peu partout en France, qui fait de l'alouette un animal psychopompe. " Au temps des premiers hommes, l'alouette allait ouvrir la porte du ciel à l'âme des morts ; c'est de là que lui est venu son nom de **alc'houeder**, selon une etymologie populaire de Basse-Bretagne, c'est-à-dire celle qui détient la clef . Mais elle perdit cette fonction à cause des jurons qu'elle ne cessait de lancer : **Diu ! Diu, Diu**. Alors elle fut remplacée par saint Pierre et depuis ce temps-là, on la voit monter à la verticale implorant qu'on lui ouvre la porte et promettant qu'elle ne jurera plus.

Pêr, Pêr, Pêr, Pêr, digor an nor dîn, digor an nor dîn,

Biken pec'hed na rin

Mais comme la porte reste fermée malgré sa prière, elle se met en colère et redescend à tire d'ailes et se remet à jurer de plus belle". **Diu, Diu, Diu**

Hélias n'a pas retenu les imprécations de l'alouette, se contentant des **Diu, Diu, Diu**. De la même manière et dans le même article, il est question des animaux qui parlent la nuit de Noël. Là encore, il s'en tient au récit et ne rapporte pas les paroles des bêtes. Ces paroles dans des versions plus ou moins semblables sont aussi très répandues en Bretagne et même font partie du folklore universel européen.

Para ez d'ober warc'hoazh ma far ? - Kas hon mestr d'an douar ! Que vas-tu faire demain, mon compagnon ? J'irai porter notre maître en terre.

Encore une fois, ces rimes populaires ne figurent pas dans le texte d'Hélias. Pour rester sur ce terrain du langage animalier, on constate la même chose dans *Le Cheval d'orgueil*, même si, encore une fois, Hélias laisse entendre que ce langage est très riche . Voici par exemple le passage qu'il consacre à ce sujet dans le chapitre des apprentissages :

Les oiseaux, nous les connaissons bien. Quoi d'étonnant ! Sitôt sortis de l'école, nous sommes toujours par les champs et les chemins de terre pour le travail ou le plaisir. Chacun de nous est souvent seul à s'occuper de ses vaches (moi, je n'en ai qu'une), il a tout le loisir d'observer les volatiles qui n'arrêtent pas de mener leur manège dans les taillis, les ajoncs des talus, les arbres, les terres labourées, les rives des ruisseaux moins bavards qu'eux. Nous savons les distinguer les uns des autres, d'abord par leur cri qui se traduit très bien en bon breton : l'alouette émet des **toui rin** (je jurerai) pressés parce que le portier saint Pierre ne veut pas lui ouvrir les cieux, justement pour la punir de jurer. Et elle continue rageusement. **Gwag, gwag**, (mou, mou) croasse un corbeau qui fouille un tas de crottin, à moins qu'il ne rage, lui aussi, sur la mauvaise qualité de l'aubaine : **brein, brein**, (pourri, pourri)" Hélias ajoute alors " C'est une incessante conversation avec des disputes, des choeurs, des duos, des solos. Grand-père dit que le chant de chaque oiseau s'accorde avec son plumage et son poids¹".

Il a beau dire que toutes ces paroles animales se *traduisent très bien en bon breton*, il se limite, ici encore, à deux ou trois paroles de l'alouette et du corbeau et c'est tout. C'est peu de choses quand on connaît la fécondité de l'imagination populaire en ce domaine. Et elle ne se limite, ni aux oiseaux, ni aux animaux en général. Les gens des campagnes tendent effectivement à attribuer la parole à tout ce qui les entoure dans la nature :

La roue du moulin , l'horloge, le broyeur de pommes, le train, les cloches, les fléaux, la prairie qui parle à la rivière, l'herbe qui parle au faucheur, la pierre à aiguiser....Amzer 'zo

Eme tud Treger

N'eus ket kaer

Eme al Leger (Fañch peru, Etrezek an aber sall, vers l'estuaire salé, p. 24 : y'a l'temps, dident les trégorois, Pas tant qu'ça, dit le Léguer.

¹ Co p. 286

Là encore Hélias va donner quelques exemples mais à propos du train-carottes qui parle breton, il s'empresse d'ajouter : je n'oserais pas vous révéler, même de bouche à oreille, les autres interprétations que l'on fait de son haleine et qui sont encore plus déplaisantes et plus personnalisées. (CO page 237)

Alors, même s'il en fait ici une question de pudeur, Jakez Hélias ne semble pas avoir eu un goût immodéré, pour ces **bitrakoù**, ces **tezennoù** ou autres formulettes populaires en langue bretonne, qu'il dit pourtant être si nombreuses dans la société traditionnelle.

C'est l'impression que l'on retire encore de ce passage extrait de "Les autres et les miens" : "Lorsque j'étais enfant, nous aimions à débagouler des sornettes auxquelles nous ne comprenions pas grand-chose ou rien du tout." Débagouler des sornettes, c'est-à-dire, vomir des bêtises, on voit bien là, le peu d'estime qu'Hélias éprouve pour ces **rimadelloù** du peuple.

Il y avait pourtant de quoi faire dans ce domaine du langage de la nature. Chez les animaux, c'est du côté des oiseaux qu'il faut chercher les plus beaux parleurs."Il est intéressant de noter que le mot "**yezh**" qui en breton moderne signifie langue, n'est compris par les paysans du Trégor que dans le sens "langue des oiseaux".

Qu'est-ce qui a pu pousser l'homme des campagnes à chercher à traduire leurs chants et leurs cris en langage humain ?

Même s'il n'a pas eu le souci de fournir autant de détails que nous aurions aimé en trouver en ce domaine, Jakez Hélias donne des éléments de réponses à cette question, des réponses que nous avons nous-même vérifiées sur le terrain chez nos plus anciens informateurs. Elles tiennent en partie aux rapports que le paysan entretient avec la nature.

A la campagne, jusqu'à une période relativement récente, l'homme dans la nature, vit en contact étroit avec le monde animal, tellement étroit qu'on a coutume de dire : **etre an dud hag al loened, n'eus nemet ar vadeiant**, ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est le baptême. On donne à beaucoup d'animaux domestiques et sauvages, des prénoms d'êtres humains. Personne ne doute de leur intelligence, notamment de celle du chien : il ne lui manque, dit-on, que la parole et on ajoute, **ar c'hi ma nije bet un dant ouzhpenn, nije**

kaozeet; s'il avait eu une dent en plus il aurait parlé. A la ferme, on s'entretient avec les animaux domestiques comme avec des êtres humains, comme l'écrit d'ailleurs joliment Hélias : " Celui qui n'a pas entendu Clet Nicolas bavarder avec sa vache Marie-Madelon, celui-là ne saura jamais qu'un homme et un animal peuvent s'arranger entre eux aussi bien que le jaune et le blanc de l'oeuf"². La recherche du dialogue entre l'homme et l'animal est souvent évoquée dans l'oeuvre d'Hélias.

Le désir de percer le mystère du langage des animaux, de les comprendre et de s'en faire comprendre, est un vieux rêve chez les hommes. Un vieux rêve, qui nous ramène à l'époque du Paradis terrestre où les animaux parlaient le langage des hommes. Les contes populaires fourmillent de ces animaux qui parlent.

Des croyances anciennes font état de ce rêve, croyance à l'herbe d'or, **ar yeotenn aour**, à la graine de fougère cueillie la nuit de la Saint-Jean, à la **viande de serpent** ³ (conte type 673) donnent la connaissance du langage des animaux

Depuis la nuit des temps, des dieux, des saints, des héros, des êtres fantastiques, conversent avec les animaux.

Ce désir de percer le mystère du langage des animaux, en particulier avec les oiseaux a pu naître chez l'homme d'un sentiment d'infériorité .

Les sociétés anciennes ont attribué aux oiseaux des pouvoirs supérieurs à ceux des hommes. Observer leur comportement, apprendre leur langage, équivaut à connaître les secrets de la nature⁴, à s'ouvrir une porte sur le ciel, sur le futur, sur l'au-delà et communiquer avec eux. Nous pensons ici au domaine des augures, des présages, des auspices. N'oublions pas que le mot *auspice* vient du latin *auspex*, avis-spicer : observation du vol des oiseaux. Dans les civilisations de l'Antiquité, la romaine par exemple, observer le vol de certains oiseaux

² Jakez Hélias, *Les autres et les miens*, page 124, Plon 1977

³ Selon Démocrite, (philos. grec. 460 av JC) les serpents tiraient leur origine d'un mélange de sang d'oiseaux différents. Ils ont du sang d'oiseau dans les veines. (les serpents mangent les oiseaux et les oeufs d'oiseaux : en mangeant un animal on acquiert ses qualités. Certaines tribus Turques donnaient à manger de la langue d'oiseau aux enfants qui tardaient à parler.

⁴ Mircea Eliade, *Secret language –animal language* in David M. Guss, *The language of birds*, p. 77, San Francisco, 1985

permettait de connaître la volonté des dieux. Chez les Celtes, les druides avaient recours au roitelet pour prédire l'avenir ou même pour rendre la justice : ils interprétaient tour à tour, ses apparitions, son vol, son chant. C'est ainsi que sa fonction d'oiseau-devin lui aurait valu le surnom de "druide". **drev** en breton.

Plus près de nous, on connaît les craintes relatives au cri de l'oiseau de la mort, **lapous an Ankou, an evn, garmer; ar frizaer, la ferzaie** des Gallos⁵. Plus près encore, beaucoup de gens du peuple sont persuadés que les animaux en savent plus long que les hommes dans le domaine des prévisions météorologiques.

Selon Jakez Hélias, cette supériorité de l'oiseau est ressentie dès l'enfance. "Des avions s'égarèrent de temps en temps dans notre ciel. Ils n'ont pas encore droit à notre respect. Nous trouvons que les oiseaux sont plus habiles, plus rapides, plus silencieux et, somme toute, mieux faits"⁶.

Pour les enfants, l'oiseau est certes fascinant mais il est aussi un rival qui les nargue, justement lorsqu'il vole, qu'ils vont chercher à dénicher, à gober ses oeufs, à capturer, voire à abattre et surtout à imiter. Se mettre au diapason des oiseaux est une nécessité. Le sifflé, tout d'abord, constitue pour les garçons, une manière d'affirmer leur personnalité et un moyen d'entrer dans la cour des grands. C'est Hélias qui parle : " Tous les hommes sifflent. Qui ne siffle pas, n'est pas un homme, c'est clair. Dès que l'on porte pantalon, il faut se promener en sifflant, l'oeil dominateur, les mains au fond des poches, afin que nul n'ignore qui vous êtes. Dans le champ de Meot, mon grand-père m'a enseigné très tôt à faire sonner l'air de la bouche autrement que pour des paroles. Tout médiocrement doué que je sois, j'y suis arrivé assez vite. J'ai tenu pendant quelque temps un rang honorable parmi mes petits amis. Mais, ensuite, il m'a fallu grimper un autre échelon. L'un de nous d'abord, et puis d'autres, ont dédaigné de siffler avec la seule bouche en cul de poule. Ils ont mis deux doigts dedans, arrondi la langue en gouttière. Le sifflement qui en est sorti était sept fois plus fort que le mien. Du coup, ils m'ont fait comprendre que moi et mes pareils, nous étions seulement tolérés parmi eux et qu'il fallait bien nous mettre à jour le plus tôt possible.

⁵ Voir DG, Du coq à l'âne, pp. 50-52

⁶ Co, p. 235-6

"Quand je serai grand, si je suis assez fort, je serai porteur de moulin et je n'arrêterai pas de siffler de l'aube au crépuscule". (CO p. 98)

Une fois appris à siffler avec un doigt, le petit Hélias déclare : "**Dès lors, je suis admis à dialoguer avec les oiseaux**. Car le fin du fin, c'est d'être capable d'imiter le merle, le rossignol, le roitelet, la grive et enfin l'alouette de telle sorte que le siffleur ailé vous réponde trois fois avant de s'envoler de sa branche sur une mauvaise note de vous". (CO, p. 285)

Siffler, c'est effectivement déjà une manière de parler aux oiseaux. Au sujet du facteur, Hélias raconte : "...quelquefois, on le rencontre assis sur un talus, en train de siffler aux oiseaux un bout de catéchisme, à la manière de saint François d'Assise". Entre l'homme et l'animal, le dialogue s'instaure. L'oiseau qui écoute l'homme siffler, se fait fort également de lui répondre en l'imitant : on prétend qu'à Plouzélambre, un merle sifflait les premières notes de la Marseillaise, et à Troguéri, c'était le cantique à saint Yves.

C'est également par le sifflé que les garçons se distinguent des filles et dans une certaine mesure marquent leur supériorité. On retrouve ici toujours cette idée de gagner en importance. Le sifflé constitue d'ailleurs un interdit pour les filles. Jakez Hélias rappelle cette anecdote dans *le Cheval d'orgueil* : "Celle-là est à l'école chez les soeurs. On raconte qu'elle a été punie pour avoir sifflé sur la cour à la grande stupéfaction de tout l'entourage. Une fille qui siffle comme un garçon, quelle affaire !" Cet interdit est renforcé par de nombreux dictons d'un folklore universel.

Mais, même s'il a du sens, le sifflé ne suffit pas. Il faut franchir une nouvelle étape et prendre encore plus de pouvoir à l'oiseau. Voilà, le grand garçon prêt à poursuivre le dialogue.

C'est l'adulte qui va l'entraîner sur cette voie. C'est le grand-père en général. Il va lui donner la clef du langage des oiseaux sous forme de **mimologismes**. Ces mimologismes, que nous avons évoqué au début de cette intervention, sont des petits textes rythmés et assonancés qui développent en clair, en langage humain, les cris et les chants des animaux. Ils font partie d'une tradition universelle pratiquée en Bretagne jusqu'à nos jours. Ils tiennent leur place dans les genres courts de la littérature orale. Tout bon bretonnant se doit (se devait) d'en connaître et aussi d'en forger de nouveaux. Comme beaucoup de petites créations verbales, ils entrent dans un jeu qui met leurs utilisateurs en compétition. La prétendue connaissance du langage

animal valorise leur détenteur, lui donne du prestige dans la vie courante, notamment lors des veillées paysannes. Certaines imitations sont de véritables morceaux de poésie et déclenchent à la fois le rire et l'admiration. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les tendances. C'est une autre raison de chercher à traduire les paroles des animaux.

Enfin, beaucoup de ces mimologismes dépassent la seule imitation, interprétation, d'une note ou d'un cri. Ils sont intégrés à des petits contes moraux, souvent rattachés à l'Histoire sainte revue et corrigée par le peuple. Ils servent à l'éducation des jeunes et des moins jeunes dans la société traditionnelle. Ainsi dans le cas de l'alouette, par exemple, on pourra exhorter l'enfant à ne pas jurer.

Jakez Hélias n'ignorait pas tout cela, bien au contraire. Il a vécu dans cette société traditionnelle où la formulette tenait une si grande place. Mais comme il le dit ailleurs, il n'a pas souhaité faire un travail d'ethnographe, soucieux de décrire les moindres détails avec une rigueur scientifique. Il a privilégié certains aspects du milieu paysan dont il se souvient, il en a négligé ou peut-être oublié d'autres. Il a mélangé témoignage et création artistique. Les exigences de la traduction, ou les limites imposées, sans doute, à ses articles de presse, lui ont vraisemblablement imposé des choix. Par pudeur enfin, il a pu vouloir éviter la verdeur de certaines expressions populaires.

Il n'en a pas moins attiré l'attention de ses lecteurs sur le langage des animaux et pour montrer comme lui, notre amour pour la nature nous posons cette question en guise de conclusion . : **Pevare vo klevet, er pellwelerez, enrolladur eun alhweder troet en eur yez skler ?** Quand donc entendrons-nous à la télévision, un enregistrement d'alouette traduit en langage clair ? **sur TV-Breizh, evel-just !**

+++++